

## I

Ce matin trois médecins sont entrés dans ma chambre, ils m'ont donné des feuilles et un crayon, ils n'ont rien dit, ils ont souri, il ne m'était pas destiné ce sourire.

Si j'étais, sans le soupçonner, un regard vide, psychotique, temporairement convenable ?

Je me suis cassé un ongle sur l'idée initiale de mes confessions, je débute mal, je réfléchis, ne pas attendre, je sens qu'il est tard.

Je lance les mots dans les rares fenêtres de lucidité qui s'ouvrent au-dessus de mes angoisses, c'est plus authentique, moins douloureux.

On ne me laisse pas d'autonomie, je suis prisonnier de mes étourdissements, de leurs exigences autoritaires, je suis un élément aliéné agrafé au chevet d'une maladie mentale.

Je longe les murs, je croise les mêmes primates désordonnés, abîmés de névroses et d'oppressions réelles ou fictives.

Je ne suis pas dans cet hébergement histoire de passer le temps, je suis dans un hôpital de cinglés.

J'ai de quoi m'écrire, je commence, je me livre en audacieux paragraphes impudiques et meurtris.

## MON DERNIER JOUR SERA UN LIVRE COMME UN AUTRE

Ma mère traversait près de moi, une bassine de linge sous le bras, qu'elle emportait au fond du jardin où se trouvaient, dans un cabanon, la lessiveuse et la planche à rainures. Au passage, elle me caressait la tête, je souriais, je parle d'elle sans plus, je ne suis pas allé au-dehors de ces simples gestes, de ces endroits de vies.

Je jouais aux soldats en plastique, la guerre était jolie encerclée dans un coin d'herbe entourée de coquelicots et de marguerites, j'inventais les bruits du champ de bataille et je claquais ma langue pour diriger mes troupes de pacotille. J'envoyais de minuscules cailloux afin que s'écroulent les premières lignes et, au loin, sur le haut rouillé d'une boîte de conserve, j'installais le commandement.

Mon père, militaire de profession, séparé de ma mère, est le visage de l'absence, une photo me reste, le relief plat d'un étranger au sourire forcé. Nous n'avons pas eu le temps de nous connaître.

L'attente accrochée dans l'inutile espérance, sa silhouette figée sur la commode nous transperçait, une évocation qui chaque jour se répétait et devenait moins pressante, moins nécessaire, moins insupportable.

Ma sœur s'appelle Lydia, et moi Paul, ma mère Olga et mon père Roland. Mon père !

C'était à une fête de village, nous étions dans une salle, assis au centre des chaotiques regards de la nuit.

Un petit chat est monté sur mes genoux, j'aimais ce contact qui réunissait nos solitudes.

Je le flattais et je le pressais contre ma joue, je recevais sa tendresse sans la réclamer.

## MON DERNIER JOUR SERA UN LIVRE COMME UN AUTRE

La folie s'incruste, les statues se déshabillent, s'attirent et se fondent les unes dans les autres. Le désir et la volupté s'improvisent derrière les barbelés d'un catéchisme incertain.

Au Diable, il convient d'égrener son âme, lui demander de vous accorder une minute souffreteuse de divertissement frelaté, de retourner au vestiaire récupérer cette morale restante, quand les agitations morphologiques cessent de dicter leurs divagations érotiques.

Le docteur est passé, il m'a estimé incohérent.

C'est lui que ça dérange, moi tout me va.

J'ai avalé sa dose de valium.

C'est dans mon intérêt, pour mon bien qu'il a dit.

C'était à une fête de village, je l'ai serré trop fort, d'affection.

Le petit chat est mort dans mes bras.

De tendresse.

J'écris, tant que je peux me souvenir, les événements se bousculent et se déracinent, je les empoigne, je me trompe, je les intervertis.

Je me regarde, c'est moi, je suis sans importance : un hologramme transfusé à la recherche d'une vérité méprisable. Je suis une escapade de vivre qui penche sa solitude sur les larmes dissimulées par les blancs de la page.

J'éprouve de la difficulté à me confesser, mes vertiges reviennent, m'encerclent. Je suis en observation perpétuelle, j'ai cette crainte de me retrouver devant un mur et d'y risquer ma vie. Si je n'atteins plus les mots, je vais devenir insignifiant et disparaître, je joue le frémissement, je perds, je gagne, je me dissous, j'appuie

## MON DERNIER JOUR SERA UN LIVRE COMME UN AUTRE

la plume, l'encre s'épaissit au contact des lettres, elle ronge les pleins et les déliés, elle étouffe mon hésitation et ma fureur. Je suis dans l'eau, une image aux joues maquillées de douceur et de regrets, le figurant principal de mon roman, je me pose en scène comme un fait divers dans un journal : un chien écrasé qui redresse la gueule, provoque, lèche, et mord.

Je reprends le déguisement, je galbe l'expression, inavouable destin où les méditations se réduisent en reflets bavards, opprimés, engloutis en futiles disputes. Je masque mon nom de la couverture, cette administrative identité provisoire de soi. Je ferme les portes grinçantes des phrases fragiles où se pavanent d'obscures illusions, je m'embastille dans les textes et me méfie de l'authenticité violente de la composition.

Avant je n'étais pas dans cet hôpital, j'étais libre.

Je suis cloîtré sous une raison anonyme.

J'ai peur.

J'ai senti ma mère, enfermée dans les soubassements de mon enfance, s'éloigner de moi, me rejeter, sans se plaindre, sans explications.

Certains matins, le souffle coupé de l'ignorance me ceinture de son hostilité. Quel est ce secret modelé en moi, cette particularité pliée aux intentions des autres, cette indécision courbée de malformations.

J'examine de plus près les larmes de ma vie, elles sont la conséquence du silence qui m'entoure, elles témoignent la bouche fermée, elles m'écartent, je ne dois pas savoir.